

Lelo, Dukas, Fauré, Ravel, Roussel, et même du laconisme à l'égard de Claude Debussy. Ils auront appris que Bellini, comme mélodiste, est supérieur à Beethoven. Et leur amour coupable pour Tchaïkowsky aura dû s'accroître dans des proportions inquiétantes (déjà, au *Hollywood Bowl*, j'entendis applaudir une symphonie de ce « maître » infiniment plus que celle de Mozart qui figurait au même programme).

Enfin, ils vont s'imaginer, hélas ! que la musique ne saurait exprimer les sentiments. Mais alors, que penser de l'admirable *Berceuse de l'Oiseau de feu*, ou de la fureur, grotesque et touchante, du pauvre *Petrouchka*, ou bien encore du si émouvant *solo d'Alto* à la mémoire du violoniste Onnou ? Ils en perdront la tête, sans doute, et plus jamais, ne sauront mesurer la distance entre *Jeu de Cartes* et ce *Rossignol* (première version)... Ou bien plutôt, le flot des paroles abstraites de ces leçons de *Poétique* aura-t-il glissé sur eux comme l'eau sur les plumes de canard ? Je ne sais ce qu'il convient de souhaiter ou, si je le sais, je n'aurai pas l'irrévérence de le dire. Au demeurant, c'est par nous, Français, que doit être lu et discuté ce livre dont l'intérêt véritable (et très réel) ne tient pas tant aux idées qu'il expose (souvent contestables) qu'à tout ce qu'il révèle — comme aussi l'admirable dessin de Picasso — sur son auteur même : personnalité si curieuse, forte, accusée, volontaire, étrange et parfois déconcertante, mais sympathique après tout, en raison d'une conviction, d'un entêtement, d'un sérieux qui ne transigent point (donc, respectables), et d'une scrupuleuse, d'une *magnifique honnêteté* dans la pratique de son « artisanat ». Ce sont là de grandes forces, je dirai même de grandes vertus et qui, bien dirigées, peuvent accomplir de grandes œuvres. Mais il y a la manière.

N'est-ce point votre avis, cher Goldbeck aux analyses subtiles ? Si j'entends votre leçon, il nous faut, bons toutous, savoir distinguer la clochette de la viande. Vous êtes un sage. Mais relisez *Le Roi malgré lui*, ce chef-d'œuvre. Et croyez-moi votre affectueusement dévoué

CHARLES KOECHLIN

#### ¶ Réponse à Charles Kœchlin.

MERCI, cher Maître et Ami, de cette lettre que j'ai été ravi de communiquer aux lecteurs de *CONTREPOINTS*.

Il y a, chez le grand musicien que vous êtes, une lucide bienveillance pour toutes sortes de musiques qui me paraît aussi admirable qu'elle est rare : comme disait Péguy, vous jetez sur les partitions un de ces « bons regards » qui en font apparaître ce qu'elles ont de meilleur, et qui ôtent à Wagner son venin, à



Delibes sa saccharine. Si bien que votre attitude me rappelle souvent, transposée sur le plan musical, celle de ce mystique allemand « *der Alles glliche schaeztet* », — que la profonde connaissance des choses a amené à « tout estimer également ».

Je m'incline avec la plus respectueuse amitié devant cette attitude; je l'envie un peu et la comprends peut-être. Et en rouvrant la partition de l'*Etoile* (n'ayant pas le *Roi* sous la main), il ne me reste qu'à constater, avec la mélancolie et la modestie qui conviennent, combien je suis loin de votre enthousiaste sérénité. Parcourant l'*Ouverture*, ce n'est qu'à la page 9 que je découvre une idée musicale qui me paraît vivante. Puis je reprends la *Scène du Pal.* Bien chantée, interprétée avec fantaisie, elle a sans doute beaucoup d'agrément. Mais si j'appelais cette musique répétitive, courte et carrée « chef-d'œuvre », je ne saurais vraiment plus quel vocable appliquer aux ensembles de *Falstaff*.

Et ce n'est pas « scholastique » prévention contre une musique gaie. Bien au contraire : de Haydn et de *Papageno* au *Charlot* de la *Seven Stars Symphony*, et passant par le *Sou perdu* par Beethoven, Rossini, *Beatrice et Benedikt*, *Falstaff*, Offenbach, les étonnantes fantaisies *dell'arte* de Busoni, Strauss et Dukas, l'*ouverture gaie* d'Emmanuel et la « picaresque » de Bax, la *Botte à Joujoux* et le *Général Lavine*, l'*Heure espagnole* et les *Histoires naturelles*, Satie, Casella, Lord Berners, Walton, *Mavra* et l'*Histoire du Soldat*, les fables de Caplet, le *Protée* de Milhaud, et l'*Angélique d'Ibert*, etc..., etc... — Je suis ravi de trouver le comique en musique. Mais voilà : je le conçois mal sans un grand raffinement d'écriture, sans quelque chose de prompt, de maigre et d'elliptique, sans une fantaisie renouvelée à chaque croche. Et c'est pour cela que, chez Chabrier, la *Joyeuse marche* m'amuse, mais non pas les ouvrages où sa bonne humeur s'étale grassement et confortablement, comme après un déjeuner à Bougival, et jusqu'à se rouler dans l'herbe, jonchée d'épluchures, de la platitude mélodique et expressive. [Voir p. ex. les valse à deux pianos, tant prisées des pianistes chabrielérisants...]

Après la grande ère de Debussy, après tous ces musiciens tendus vers la perfection comme Dukas, Ravel, Emmanuel, Caplet, Roussel, — l'école qui est la vôtre, mon cher maître, et d'où procède également, avec ou sans gratitude, notre capricant Igor lui-même, — il y a aujourd'hui une tendance à *détendre la lyre*, à chercher le confortable, et le mécanique qui met à l'abri du risque. On pose déjà en modèle les interprètes qui ne sont que des exécutants. Et on ne demande qu'à étendre ce principe à la création musicale, et à ravalier le compositeur au rang d'artisan. Si encore on donnait à cet artisan de beaux outils compliqués ! Mais non... ce qu'on lui demande de manier avec virtuosité, c'est le rabot qui arrondit tous les angles et aplanit toutes les surfaces. Et on se penche avec tendresse sur le compose-petit. Mais, en face de



celui-ci, les romantiques, naguère tenus en bride par l'antiwagnérisme du grand demi-siècle, reprennent du poil de la bête, se détendent à leur façon : grandes fresques, grosses cordes. Si bien que le malchanceux critique est obligé de polémiquer sur deux fronts à la fois, et, pour n'être content que de peu de musiques, mécontente beaucoup de musiciens...

Je suis de cœur avec vous contre l'esthétique qui prend la quantité pour la grandeur. Et je suis certain, cher maître de la polyphonie et de la bienveillance, que vous êtes avec moi contre l'esthétique qui confond mesure et médiocrité.

Croyez à toute mon admirative affection.

F. G.

## Rétrospective

¶ Cet après-midi-là, le contrapunctiste de service [C— S—] méditait sur les souvenirs de la saison musicale, dont juillet était venu amener la fin. Distraitement — et peut-être dans l'espoir qu'ils lui serviraient de proustienne madeleine — il fait tourner bouton et aiguille de la T.S.F. Et le voici témoin du colloque des chroniqueurs invisibles :

— ...à l'actif... premières auditions de valeur... reprise de la vie musicale internationale à Paris...

— ...au passif... impossibilité, pour les associations symphoniques, d'élargir leur répertoire...

— ...subventions, accordées par les Beaux-Arts...

— ...reprises, avec usure, par le Fisc..

— ...alors « la musique symphonique se meurt, la musique symphonique est morte » ?

— ...avouez qu'il a fallu quelque chose comme de l'héroïsme à Charles Münch pour introduire dans un de ses programmes la série complète des *Images* de Debussy.

[Sourire reconnaissant du C— S— à la réminiscence de ce beau concert.]

— ...des années que l'on n'avait entendu le *Concerto* de Roussel : il fallait que — entre du Brahms et du Beethoven — Lélia Gousseau revint le jouer avec Paul Paray.